



POLITIQUE CULTURELLE

Voyage à Nantes : ode à l'impermanence



POLITIQUE CULTURELLE

NOS
EXPOS DE
L'ÉTÉ

Théo Mercier

Fossil Opera,
Place Graslin.

© Photo Martin Argyroglo / LVAN.



Voyage à Nantes : ode à l'impermanence

Premier volet d'un cycle portant sur les quatre éléments, l'édition 2026, axée sur la terre, la révèle sous des prismes inattendus et soulève, en filigrane, la question pressante de notre rapport au vivant à l'heure où celui-ci est menacé.

PAR ALISON MOSS

L'identité de l'événement était jusqu'alors étroitement imbriquée à celle de son directeur artistique, Jean Blaise, parti à la retraite en 2024. Au-delà de l'itinéraire artistique qui porte le même nom, le Voyage à Nantes est avant tout une structure touristique-culturelle employant 350 personnes, chargée entre autres de la gestion d'une multiplicité de sites de la ville ou encore du parcours d'œuvres Estuaire. Née en 2012, la manifestation, dotée depuis quelques années d'un pendant hivernal, a participé à la réinvention de l'espace urbain et au *rebranding* de la ville. Autrefois désertée durant l'été, celle-ci draine désormais 5 millions de personnes venues pour l'itinéraire artistique, dont 70 % sont Français et 30 % étrangers. Placée sous la thématique de « l'Étrangeté », la précédente édition — la dernière conçue par Jean Blaise et ses équipes — marquait l'année de la passation avec sa successeuse Sophie Lévy, arrivée au poste la même année. Inaugurée le 4 juillet dernier, l'édition 2026 matérialise sa vision pour l'événement, dont elle avait esquissé les



« Nous souhaitons démontrer que les espaces naturels sont aussi des lieux qui peuvent être à l'origine d'expériences artistiques. »

SOPHIE LÉVY, DIRECTRICE GÉNÉRALE DU VOYAGE À NANTES.

© Photo Thomas Louapre / LVAN.



Ali Cherri

La Machine du Sacré,
place Félix-Fournier.

© Photo Martin Argyroglo / LVAN.

Pierrick Sorin

esquisse *Hortulanus mirabilis*, Jardin des Plantes
de la Ville de Nantes.

© Courtesy de l'artiste / Adagp, Paris
2026.

contours un an plus tôt. Elle s'inscrit dans un cycle plus vaste tourné autour des quatre éléments, avec pour premier volet la Terre. Un parti pris qui ouvre une réflexion autour de la question brûlante des ressources et du rapport au vivant et qui est aussi un clin d'œil à l'imaginaire onirique déployé dans l'ouvrage de Jules Verne, lui-même nantais. « Il s'agit désormais de préparer la ville pour l'avenir, de montrer que la ville peut aussi constituer un instrument de bien-être et de vie en société plus apaisée. Cela peut aussi se transposer au domaine de l'appréciation des œuvres, qui peuvent être davantage liées à la dimension naturelle de Nantes — une ville à la conjonction de rivières, balayée par le vent de la mer et baignée d'une lumière très particulière — autant qu'à sa dimension urbaine », appuie Sophie Lévy.

Retour à la terre

La question de l'attractivité de la ville a longtemps été le principal moteur de l'événement. Son orientation s'est toutefois progressivement muée pour s'intéresser davantage à la question du soin. L'édition 2024 proposait déjà de se pencher sur le patrimoine naturel de la ville en se concentrant sur ses arbres, révélés par les interventions des artistes. La thématique de la Terre renoue avec cette approche en éclairant le rapport au vivant sous plusieurs prismes. D'abord, en tant que lieu de création : « Nous souhaitons démontrer que les espaces naturels sont aussi des lieux qui peuvent être à l'origine d'expériences artistiques », souligne Sophie Lévy. Au Jardin des Plantes, le vivant est convoqué par son absence : Pierrick Sorin s'emparant d'une volière du XIX^e siècle tombée en désuétude pour y projeter les saynètes holographiques d'un jardinier lunaire pris dans des situations aussi absurdes que désopilantes. Si

certaines artistes, comme Caroline Le Méhauté au Passage Sainte-Croix, explorent la sensualité de la terre et sa matérialité, d'autres l'évoquent de manière plus indirecte. Anne-Charlotte Finel en rappelle par exemple la dimension mémorielle en investissant pour la première fois la crypte de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, où elle déploie plusieurs vidéos envoûtantes dont une inédite abordant la question méconnue des buses de Harris, utilisées pour effaroucher les oiseaux gênant le trafic aérien. Pour sa part, Ali Cherri, dont le travail est déployé sur la place Félix-Fournier et au musée Dobrée, aborde la terre sous le prisme de l'histoire, en tant qu'espace symbolique de pouvoir. La thématique est, en effet, féconde : « Entrer dans la terre, c'est aussi entrer dans le temps. Anne et Patrick Poirier développent cette réflexion au musée d'arts de Nantes à travers un travail autour de la mémoire, du deuil et du rêve », ajoute Sophie Lévy.

Caroline Le Méhauté
Négociation 34 - Porter Surface, 2011,
Passage Sainte-Croix.
© DR / Adagp, Paris 2026.





Anne-Charlotte Finel

Vaisseaux, Cryptes de la Cathédrale.

© Photo Martin Argyroglo / LVAN / Adago, Paris 2026.

Barbara Schroeder, esquisse *Les Mistériennes, Jardin extraordinaire.*

© Courtesy de l'artiste / Adago, Paris 2026.



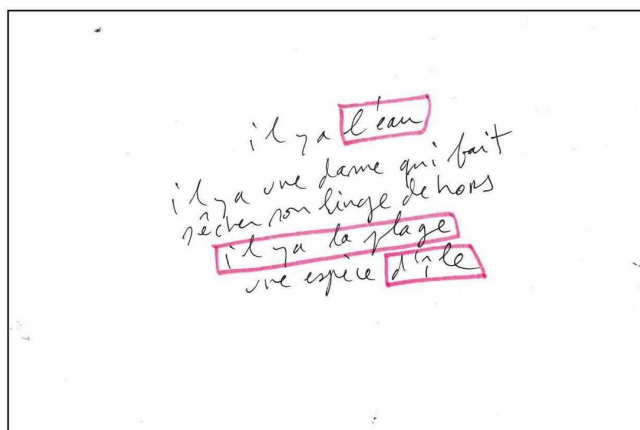
Jouer le collectif

Si certaines œuvres ont pu, au fil des années, susciter de vives réactions — à l'instar de *La Pisseuse* d'Elsa Sahal, vandalisée en 2020 —, l'événement semble en tout cas avoir fidélisé les Nantais, qui sont parfois même sollicités pour y participer. Dominique Petitgand a ainsi nourri son œuvre sonore de récits d'habitants. Ils sont diffusés par fragments dans le square Daviais dans un ruissellement de voix et de souvenirs qui fait affleurer la mémoire de l'eau à l'endroit même où passait, autrefois, la Loire. En outre, la pérennisation de certaines œuvres dans le parcours, qui en compte une soixantaine aujourd'hui, participe à leur inscription dans le tissu urbain et structure donc le quotidien des habitants. « *Nous sommes à mi-chemin entre un musée à ciel ouvert et le domaine du spectacle vivant* », explique Sophie Lévy, tout en insistant sur l'importance de la dimension de « surgissement » propre à l'événement. Le budget d'environ 30 millions d'euros de la structure, constitué d'un tiers de fonds propres et de deux tiers de subventions apportées par la métropole et d'autres collectivités, couvre aussi bien la production que l'entretien des œuvres. Onze ont vu le jour cette année, un chiffre en légère diminution en raison de l'augmentation des frais de production et d'un budget global resté stable. Le nouveau cycle promet d'accentuer la vocation fédératrice de la manifestation puisqu'il s'appuie sur des éléments « *que l'on partage universellement, quel que soit le lieu où l'on habite* », rappelle Sophie Lévy, évoquant une trame commune qui traverse les mythes et les récits depuis les origines. Comment, toutefois, concilier cette invitation à la lenteur et à la proximité avec la logique, habituellement productiviste, de l'événementiel ? Une logique de circuit court et des matériaux réutilisables ont été privilégiés pour plusieurs œuvres : l'œuvre monumentale

Dominique Petitgand

esquisse de L'eau est là, square Daviais.

© Courtesy de l'artiste / Adago, Paris 2026.



de Théo Mercier sur le parvis de l'Opéra Graslin, évocatrice des mutations qu'a connues l'urbanisme nantais, mêle une vague de sable compacté à des gravats issus de chantiers locaux, tandis que les totems végétaux de bouse de vache de la plasticienne Barbara Schroeder ont été façonnés à l'aide d'excréments provenant de fermes locales. Se dérobant à des discours sur-simplifiés, Sophie Lévy a souhaité rendre plus tangible la problématique du développement durable avec finesse et subtilité. Tout en revendiquant, dès sa prise de fonctions, une ambition prudente : celle de « *faire un peu mieux à chaque fois* ».

➔ levoyageanantes.fr